

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer.

En cette année 2011, le marché de la sardine se porte bien, même si les pêcheurs constatent que certains secteurs de l'océan Atlantique et de la mer Méditerranée s'appauvrissent en poisson. La sardine va devenir une espèce menacée, l'être humain non, là est le problème : trop de bouches à nourrir.

A Brest, Philippe LE BAR est le patron d'une usine de production de sardines. Il vit, mange, rêve sardines. Normal, il est né entre des caisses de ce poisson sur un rafiote à moitié décarcassé, celui de son père, vénérable pêcheur depuis deux générations. Son père a trimé toute sa vie en mer, lui a préféré s'occuper de poisson, mais sur la terre ferme. Il ne se voit pas faire autre chose, c'est ce qu'il dit lors des dîners mondains entre chefs d'entreprise. Il est fier de sa petite affaire qui réussit bien. Pourtant, il ne sent pas venir le vent de la colère, le militantisme syndical, la concurrence du maquereau, les revendications de la génération « pourquoi ».

2011, vingt et un siècles que les mers et les océans sont peuplés d'espèces poissonneuses, un joli record, on aurait pu penser que cela durerait toujours dans un schéma temps calculé en année lumière. C'est sans compter sur l'appétit vorace des colonisateurs terriens, depuis que le cannibalisme et les mamouths ont disparu. Ils sont aidés en cela par les nombreuses émissions culinaires télévisuelles prônant le frais, le plein de vitamines. Le poisson, c'est bon pour la mémoire paraît-il, et pour l'iode, les femmes en manquent en France, c'est avéré. M. LE BAR a de la chance avec la sardine, il est dans le bon créneau.

A SARDINELAND, il y quarante employés, dix hommes, trente femmes, dont vingt cinq personnels syndiqués. Le représentant du syndicat majoritaire, le S.C.T.M. (Syndicat Commun des travailleurs de la Mer) est une femme, Claire DEVAREC'H. Elle a vingt sept ans de boîte, mais pas de sardines celles-là ! Ah parlons-en des sardines : à l'huile, à la tomate, calibre 1, 2 et 3. Claire ne pouvait désormais plus les voir qu'en boîte, prête à partir à l'export. Elle avait renoncé depuis longtemps à se parfumer en dehors du travail, de peur de se faire traiter de sardine endimanchée ! Au début, elle plaisantait beaucoup sur le nom du patron. Quelle idée de s'appeler LE BAR et d'avoir une entreprise de sardines ! Il pensait profit et investissement mais négligeait de remplacer les chaînes de production vieillissantes. L'usine comprenait aujourd'hui un atelier attendant qui permettait de récupérer les invendus et de les transformer en compost, pour la jardinerie et le bitume écologique. D'après M. LE BAR c'était l'avenir de la sardine. Tout occupé à ses projets néo-industriels, il ne voyait pas venir la tourmente au sein de ses équipes.

Dans le local syndical, Claire DEVAREC'H attendait que ses collègues soient tous assis autour d'un café, pour prendre la parole. Après un petit raclement de gorge et un claquement de langue, significatifs chez elle, d'une forte impatience, elle entama avec fougue :

- Vous savez les amis, que la semaine dernière, la chaîne de production N° 4 est tombée en panne pour la deuxième fois de la semaine. Cette chaîne est en circulation depuis

dix sept ans, rien d'étonnant qu'on ait des problèmes. Pendant ce temps les trois postes affectés à cette partie de l'usine sont au chômage technique. Il est urgent de remplacer les machines, elles ne donneront plus rien. J'ai eu un entretien avec le patron. Il refuse de faire passer cette dépense en 2011.

Il y eut des huées, des verres en plastique fusèrent en l'air, et Claire eut toutes les peines à continuer. Elle fixait ses collègues, bouche ouverte, et l'œil inquisiteur. Elle reprit :

- Il n'y a qu'une solution, se mettre en grève, dès la semaine prochaine. Vous n'êtes pas sans savoir, que dans un mois, le président de région rencontre le patron sur notre site. Ça ferait tache d'huile de faire visiter l'usine dans des conditions sociales tendues. Le contexte nous est favorable.

Certains collègues riaient en imaginant le président de région au milieu de l'odeur des sardines en attente d'être mises en boîte...

- Camarade, votons ! vociféra Claire DEVAREC'H. Qui est pour la grève ?

19 voix pour.

- Qui est contre ?

6 voix contre.

- La grève est approuvée à 19 voix contre 6. Je propose un préavis lundi avec piquets de grève mercredi, dès 7 heures du matin.

L'assemblée approuva, et d'un seul coup tout le monde se leva, prêt à en découdre avec la direction. Certains voulaient se déguiser en sardine, le folklore de la grève allait se préparer dans l'enthousiasme et la solidarité. D'autres ouvriers viendraient en renfort, à n'en pas douter.

Claire aurait beaucoup de travail d'ici mercredi, mais avant d'aller organiser tout ça, il fallait regagner son poste, en fin de production. Sa fonction au sein de l'entreprise, responsable d'équipe, elle l'avait durement acquise. M. LE BAR aurait souhaité un homme, mais un mouvement social avait eu raison de son choix initial.

Mme DEVAREC'H passa devant la chaîne de production N° 4 et eut un pincement au cœur. C'est ici que vingt sept ans plus tôt, elle débutait sa carrière au sein de SARDINELAND.

La CP4 comme elle l'appelait, grinçait comme jamais. Elle souffrait pour cette pauvre machine même si elle n'avait pas d'âme. Les boîtes de sardines arrivaient péniblement en haut, où elles étaient ouvertes en vue d'être remplies de sardines à la tomate. Il leur faudrait presque des pauses, mais pourraient-elles repartir ensuite ? Non, elles avaient fait leur temps, il fallait à tout prix les remplacer. C'était une évidence que le patron n'admettait pas.

Soudain, comme si les chaînes savaient à quoi pensait Claire, elles eurent un soubresaut. Quelques boîtes trépignèrent. Puis, dans un sursaut fantastique, les chaînes de production prirent un élan et redoublèrent d'effort pour arriver à charrier les boîtes. Dans un grincement de fureur, Claire vit le tapis métallique se soulever, accélérer, et foncer vers le haut de la chaîne. Ebahie, croyant que tout cela prenait vie et faisait corps avec ses idées, Claire lança un : « Allez-y » en serrant les poings. La chaîne n'attendant que cet encouragement, réussit à se dégonder, de sorte que, les boîtes en pleine ascension se mirent à voler en l'air pour atterrir par terre dans un fracas assourdissant.

C'est qu'elles en ont marre de transporter toujours les mêmes produits, et elles voudraient, ne serait-ce qu'une fois, voir circuler sur leurs roulements, un sachet de salade (Ah la fraîcheur !), un filet d'orange (Ah la couleur !), un carton de steak (saignant !). Le rêve quoi, loin de la routine et des cadences infernales.

Claire, hilare devant un tel spectacle surréaliste, encouragea la CP4 à remettre le couvert. Dotée d'un pouvoir d'obéissance sans précédent, la chaîne reprit son élan, d'arrière en avant, jusqu'à ce que, cahin-caha, elle se dégonde à nouveau. La CP4 faisait maintenant deux bosses insensées, comme des montagnes russes. Les collègues de Claire arrivant pour reprendre leur poste, la trouvèrent, pliée en deux de rire, en larmes presque, devant un drôle de spectacle. Claire comprit qu'un nouvel allié se présentait à elle, l'outil de travail lui-même, qui, doué d'une intelligence froide, mais réelle, devenait son principal atout dans la lutte syndicale contre le machinisme forcené et le patronat.

Claire l'avait sa preuve d'usure. Elle prit des photos, y compris des boîtes jonchant le sol. Le soir même elle diffuserait la nouvelle par courriel à tous ses collègues, surtout les plus récalcitrants envers la cause syndicale. Mais Claire sentait qu'il ne fallait pas s'arrêter là. Elle fila au bureau et nota les idées de génie qui lui venait à l'esprit, surchauffé par tant de crissemments et d'efforts. Elle griffonna quelques revendications ralliées à la cause machiniste :

1/ Les chaînes de production auront droit à une pause d'une heure par jour, pour éviter la surchauffe et la panne.

2/ Diffuser de la musique de fond pour assourdir le bruit des machines et stimuler les salariés.

3/ La retraite au bout de dix ans pour toutes les machines sans exception, puisqu'elles tournaient jusqu'à douze heures par jour, sept jour sur sept. Cessons d'attendre l'usure définitive de l'outil de travail.

4/ Recyclage en atelier de sculpture ou revente du métal une fois fondu. Cela pourrait créer des emplois au sein de l'entreprise.

5/ Installation de panneaux syndicaux dans la salle de pause pour les salariés afin de diffuser le maximum d'informations.

6/ Tenir compte de la souffrance au travail et collaborer avec une cellule psychologique.

Devant tant d'euphorie, Claire eut du mal à retourner à son poste de travail. Elle n'était plus la même. Qui, se demandait-elle, gagnerait la course aux droits du travail, le patronat, les salariés ou l'outil de travail ?

Claire sentait un vent de liberté, une soif de renouveau poindre à l'horizon de cette année 2011. Elle avait lutté pour s'élever dans la hiérarchie de l'entreprise, pour être reconnue en tant que leader syndical, pour avoir du poids en tant que responsable d'équipe. Aucune chaîne ne l'entravait. La liberté d'entreprendre était à sa portée.

Dernière levée de bouclier. Mercredi matin, devant SARDINELAND.

Piquets de grève en rang, salariés déguisés en boîtes de sardines, soutien de sympathisants du secteur industriel.

Claire DEVAREC'H est en première ligne, toute de rouge vêtue, la couleur de la lutte, de la victoire. Elle tient à la main une lettre clarifiant toutes ses propositions en accord

avec ses collègues. Un silence avant l'affrontement. Plus qu'un protagoniste pour lancer le débat : Philippe LE BAR.

Une demie heure plus tard, dans une berline noire aux vitres teintées, le patron arriva, lentement, se gara avec cérémonie et fit durer le suspens en coupant le moteur mais sans descendre de suite du véhicule. Claire DEVAREC'H donna le signal. La foule s'avança, s'exclama à pleins poumons, s'ébranla dans le bruit métallique des vraies fausses boîtes de sardines. La représentante syndicale prit le micro, appuya sur le « on » et lança les hostilités.

A ce moment, LE BAR sortit de sa voiture et fit face aux grévistes. Claire énuméra les divers points de sa proposition et scruta la réaction du patron. Surpris par certaines idées innovantes, il bascula d'un pied sur l'autre pour se donner une contenance, puis prit la parole d'une voix grave et nette :

- En tant que directeur de SARDINELAND, je respecte le droit des salariés, tout en cherchant le meilleur profit à moindre coût. La productivité est ce qui fait vivre nos familles, ne l'oublions pas. Je suis prêt malgré quelques attentes surprenantes de votre part, à réfléchir à ces revendications. Je vous demande un délai de quarante huit heures pour les examiner. D'ici là, je vous prie de regagner vos postes sans tarder.

Claire DEVAREC'H se retourna vers ses troupes en colère, mains levées. Puis, elle s'exprima ainsi :

- Monsieur LE BAR, à chaque fois que nous avons regagné nos postes avant votre prise de décision, nous nous sommes fait piéger. Nous refusons de reprendre le travail. Nous vous laissons jusqu'à ce soir pour étudier nos propositions, et la grève continue jusqu'à nouvel ordre.

Les grévistes se rapprochèrent dangereusement du patron, qui battit en retraite, craignant de se prendre un mauvais coup de la part des fausses boîtes de sardines, plus vraies que nature, d'ailleurs il se demandait s'ils n'avaient pas utilisé du matériel dans l'usine. Un point pour lui. La mine déconfite, il se sentit aussi à l'étroit que devait l'être une sardine dans son contenant. Peut être que c'est cela qu'il devait faire, penser comme un poisson. Et bien, il allait boire la tasse !

Il n'avait plus qu'à étudier les propositions des syndicats. Il s'en était bien tiré face aux salariés. Il se félicitait d'avoir participé aux réunions destinées aux chefs d'entreprise « Gestion du stress face aux revendications salariales ».

Globalement, il reconnaissait que les revendications avaient un sens et une certaine légitimité. Il savait qu'il devait innover, se moderniser pour garder une activité pérenne et être reconnu dans le secteur du poisson.

Il décida de valider toutes les propositions, après tout, n'avait-il pas créé une unité de compostage unique en Europe ? S'il se plaçait du point de vue d'une sardine, et bien sans doute serait-il prêt à sauter de sa boîte pour regagner le port, lieu du salut... Il imagina alors les sardines, sautant des boîtes, se mettre en rang et partir droit devant, direction le port, en se dandinant sur leurs queues. Quel délire ! Si ça continuait, les syndicats militeraient pour la défense de la sardine. Pour qu'elles aient de meilleurs contenants, de meilleurs conservateurs, moins tassées dans les boîtes... Il devait anticiper ce mouvement, sinon il aurait face à lui des slogans du type : « Libérons la sardine ! ». De là que les syndicats fassent venir Greenpeace, il n'y avait qu'un pas. Bien joué LE BAR, tu deviens extralucide maintenant. Il plancherait sur cette nouvelle perspective la semaine prochaine, et comme on réfléchit mieux à deux, il

pourrait inviter Mme DEVAREC'H dans le débat. En tant que déléguée syndicale, elle pourrait constater sa volonté d'évoluer dans le bon sens, et en rendre compte aux salariés. Il devrait également songer à lui donner une prime de mérite.

Claire fut surprise, le lendemain, de trouver dans son casier, une lettre la sollicitant à participer à une réunion de réflexion autour de l'avenir de l'usine. Elle voulut y voir un écho positif de la lutte syndicale, mais ses collègues, à qui elle en fit part, lui rirent au nez en évoquant une tentative de récupération par la direction, par le biais de la politique de « la jupe retroussée ». Comprenez tentative de séduction de salariées féminines. Pas le genre du patron d'après Claire... Elle s'habillait toujours en pantalon au travail, et les ourlets étaient bien solides !

Quand le lundi suivant, Philippe LE BAR la reçut dans son bureau, toutes dents dehors, elle ne faisait plus la fière, et se demandait ce qui se tramait. Fort heureusement, le bureau était entièrement vitré, sa réputation ne pourrait pas en prendre un coup ! Passé le traditionnel café ou thé avec biscuits secs, le patron attaqua directement par un speech sur les idées novatrices qu'il partageait avec quelques chefs d'entreprise en Europe (il essaye de se faire mousser là, non ? pensa Claire). A grands gestes nerveux, il lui révéla que le mouvement syndical l'avait réveillé, et arpétant le bureau comme un cabri pris au piège, il lui proposa une liste de suggestions pour faire évoluer l'entreprise positivement.

- Bien, dit Claire, je suis très curieuse de voir ça. Il lui glissa sous les yeux un document de travail de trois pages dactylographiées, accompagné d'un soupir de satisfaction à fendre l'âme. Elle lut à voix haute :

- N°1 : Changement du matériau des boîtes par un contenant innovant, en fibres synthétiques issues du recyclage. Meilleure hygiène et aucune interaction métallique avec la sardine.

- N° 2 : Adaptation de la couleur des boîtes par rapport au contenu. C'est à dire du rouge pour les sardines à la tomate, du jaune pour les sardines à l'huile et autres pour les différents calibres.

- N° 3 : Création d'une filière courte de production avec date limite de consommation n'excédant pas 1 mois, sans conservateur.

- N° 4 : Création d'un élevage de sardines label Bio, à un prix supérieur aux produits traditionnels, destinés aux consommateurs exigeants.

- N° 5 : Création d'emploi pour cette filière, avec possibilité pour les salariés déjà présents sur le site de SARDINELAND, de changer de postes en interne.

Claire en resta bouche bée. Comment son patron avait-il pondu tout ça ? Il avait siphonné une boîte de sardine à l'huile ou quoi ? Reprenant une contenance digne de représentante syndicale, droite comme un I sur son siège, elle se racla la gorge et dit lentement, histoire de ne pas paraître impressionnée :

- Et bien, je dois reconnaître que cela pourrait être une avancée en terme de management industriel et de gestion des ressources humaines... Toutefois, il me faut, si vous le permettez, soumettre ces idées à mes collègues.

- Mais faites ma chère, faites donc, je vous y encourage !!! Scrutant du coin de l'œil Claire DEVAREC'H, il remarqua tout à fait qu'elle marquait le coup devant tant d'ingéniosité. Pour un coup de maître, il avait frappé dans le mille. Il se sentait survolté, et voyait s'éloigner le spectre des sardines en rang, prêtes à repartir au port. Ah quel beau métier que celui de dresseur de sardines !

Tout en s'éloignant, Claire DEVAREC'H se persuada en son fort intérieur, que le patron avait de très bonnes idées, enfin ! Evidemment, elle n'aurait pas exprimé cela de vive voix, elle était toujours à la tête du personnel syndical. Peut être était-il temps, d'ailleurs, de se libérer de cela aussi...

